Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 3

Artikel: Légende Kabyle
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567815

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Légende Kabyle

Bachir et Jeha étaient les meilleurs amis du monde. Et, dans le petit village de Kabylie, entouré de montagnes, dès que l'un se montrait, vous pouviez être certain de voir apparaître l'autre. Bachir sans Jeha, Jeha sans Bachir, impossible! Tout autant qu'un champ d'oliviers sans olives, qu'un jour sans soleil... Il existait entre eux, bien sûr, un solide sentiment d'amitié, et aussi, à quoi bon le cacher, ces relations plus concrètes que sont les jeux de l'adolescence... ces jeux qui, en Kabylie, ne revêtent pas l'aspect équivoque qu'ils semblent avoir chez nous... Non, c'était franc, viril, spontané, et... bien agréable ! D'ailleurs, nos deux compères n'étaient pas les seuls et n'en avaient nullement inventé la mode... C'était l'étape intermédiaire qui reliait l'enfant au futur époux, dans une contrée où la femme se doit d'arriver sans tache aux épousailles. Telle était la conception souriante et visiblement insouciante de Bachir. Malheureusement, — ou heureusement, qui sait ?, car le fait d'aimer à plein cœur, à pleine âme, à plein corps, est sans doute un enrichissement, — malheureusement, Jeha voyait dans cet état de choses une toute autre situation, et, conscient d'un sentiment d'amour véritable toujours grandissant en lui, en ressentait une certaine tristesse mêlée d'enthousiasme et de crainte, presque le visage torturé et radieux du bonheur... ! Chaque soir, les deux inséparables se promenaient main dans la main, et contemplaient inlassablement ces couchers de soleil nord-africains dont la beauté demeure inoubliable à qui eut la chance d'y assister...

Bachir se réjouissait de ce moment de chaque jour, sainement, comme un jeune animal toujours prêt à jouer... Pour tout dire, il attendait fiévreusement la minute où, tous deux dissimulés dans une zone d'ombre, la main de Jeha caresserait sa jeune virilité arrogante... A l'avance, ses yeux s'allumaient de lueurs étranges, et la toile grossière de son pantalon se tendait significativement. Jeha, lui, tout aussi impatient, laissait pourtant errer sa pensée dans une rêverie poétique et dangereusement sentimentale... Pour lui, la beauté du ciel, et, dans le ciel, cette boule de feu descendant lentement vers la ligne d'horizon pour s'y noyer, les dernières lueurs projetées sur les aloès majesteux et les cactus torses, pour lui, les caresses de Bachir, l'odeur âcre de sa peau contre la sienne, le mystère renouvelé chaque jour de la chemise qu'on ouvre en hâte, des boutons libérés de leurs boutonnières par des doigts que la fièvre rendait malhabiles s'ils n'étaient experts... Pour lui, cela faisait un tout : splendeur, douceur, sensualité... «Comme je l'aime,» pensait Jeha, comme je l'aime ! Et comme j'aime le décor de mon pays, la complicité de sa douce atmosphère, lorsqu'il est contre moi, et lorsqu'à mon tour j'entre en lui comme en une sorte de Temple, à la recherche du dieu Plaisir...

Mais Jeha gardait jalousement son secret, sachant par instinct qu'il lui était interdit d'en souffler mot à quiconque, même à Bachir... surtout à Bachir ! Il n'est ni viril ni compréhensible de confondre jeux de jeunesse et amour vrai ! Un jour viendrait, proche sans doute, où chacun d'eux devrait prendre femme et enterrer définitivement en son cœur les souvenirs d'adolescence... Jamais, jamais le cœur de Jeha ne de-

viendrait ce tombeau envahi par les herbes desséchées de l'oubli ! Jamais ! Et pourtant !

Il vint, ce jour ! Pour Bachir, du moins, un Bachir joyeux, triomphant, caracolant fougueusement sur son cheval, la jeune épousée en croupe, et brandissant dans tout le village, tel un fanion, le drap de ses noces, blanc, tout blanc, taché seulement en son milieu de rouge révélateur... La promise s'était donnée à lui pure, neuve, donnée totalement !...

Jeha n'était pas dans la foule des villageois réjouis et tapageurs. Jeha, seul dans un des rares coins d'ombre, dissimulait ses larmes...

Bachir ne manqua pas de s'étonner de son absence en ce jour mémorable, et, quelque temps après, entreprit de découvrir où se cachait Jeha, que nul n'avait revu depuis. Il finit par le retrouver. Les pleurs de son ami, tout en flattant sa vanité de jeune mâle heureux, lui furent une énigme indéchiffrable: Bachir ne comprenait pas.. ne participait pas.. conformément à sa nature toute différente de celle de Jeha, il restait là, devant le «presque frère», médusé, penaud, cherchant ses mots... — Allah nous éclairera de sa lumière, lui dit-il! Comment pouvais-je me douter que tu me portes ainsi dans ton coeur!

— Je t'aime... Je t'aime tant!... soupira Jeha.

— Par le sang de mes ancêtres, par la clarté du soleil, par la fraîcheur de l'eau, par le regard de velours des yeux de mon aimée, je t'aime aussi, répondit Bachir, mais... quelque chose m'échappe... je prierai fort demain, et te dirai ce qu'en pense le Grand des Grands... je suis sûr qu'il m'enverra le bon conseil, la sage parole.

Quelques jours plus tard, Bachir communiqua à Jeha la conclusion de ses prières.

— Jeha! Il faut garder en ton âme les sentiments dont tu m'honores. Tu peux même encore y laisser frissonner ta chair... (ce disant, il caressa son ami comme par le proche passé, et se laissa aimer complaisamment), mais... par Allah, que ta main est douce... et comme ton corps est chaud!... mais, te dis-je..., oui, laisse-moi humer ta peau tandis que tes lèvres courent sur mon corps... oui... Jeha!... oui... ta bouche est chaude à mon plaisir... Oh! Par Allah, que c'était bon!... je te disais donc... mais... il faut me chasser de ton coeur... J'ai pris ce matin mon poignard, et vais le planter dans ce coeur plein de moi...

— Veux-tu me tuer, Bachir?

— Non! Ne sois pas stupide! Je vais frapper juste à l'endroit où je me trouve... là... à gauche... n'aie pas peur... Par le sourire de ma mère et le galop de mon cheval, ne tremble pas... je ne tuerai que moi en toi.. et tu seras libéré, serein..

— Frappe, Bachir, frappe bien! J'ai confiance en toi, je t'aime!

— Je t'aime aussi, Jeha, mon frère!

Ainsi, la lame fine et blanche s'enfonça-t-elle dans le coeur de Jeha... Puis Bachir s'effondra au même instant, sous les yeux horrifiés de l'ami.. L'épouvante de Jeha fut telle qu'il voulut hurler, clamer sa peine et son désespoir, déchirer la nuit de ses cris, mais ses lèvres demeurèrent muet-

tes . . . Il entendit alors la voix du Grand des Grands, une voix chaude et grave, lui murmurer: «Allah réalise toujours les prières de ses fidèles . . . c'est bien lui qu'il a tué en toi . . . qu'il a tué vraiment . . . Vis en paix, «Jeha!»

Et, tandis que le ciel projetait mille lueurs étranges et fantomatiques sur la nuit kabyle, Jeha s'aperçut que le poignard de Bachir avait déserté son coeur, sans même que soit rougie d'une perle de sang sa chemise blanche encore ouverte aux dernières caresses de son amour . . .!

DAN

Michel-Ange

Voici donc exactement quatre siècles que mourut à Rome Michel-Ange Buonarroti, le 18 février 1564. Quatre siècles, est-ce croyable? Alors qu'aujourd'hui, il est encore si vivant, que l'on traverse encore pour lui des frontières, que l'on prend le train, l'avion ou le bateau pour un rendez-vous avec lui, que des milliers d'hommes par le monde ont chez eux une image de lui, de lui tel qu'on l'imagine, c'est-à-dire à travers ses oeuvres.

Je voudrais conter ma première rencontre avec lui. Sans doute, je le connaissais déjà et collectionnais passionnément toutes les reproductions de ses oeuvres; mais le jour où je franchis le seuil d'une des portes basses de la Chapelle-Sixine, — comment dire? — ce fut comme un coup de poing au creux de l'estomac, une perte de souffle qui dura je ne sais combien d'heures. Un monde, un autre monde, était sous ces voûtes, et la chapelle de proportions moyennes me parut élargie aux dimensions de l'immensité. J'eus l'impression de passer des heures dans cette extase, les yeux brouillés de larmes, mais je ne sais, le temps s'était arrêté. Je sais que je sortis à reculons, traîné par un bras vers les trésors du Musée Vatican dont je ne vis rien. Je ne redescendis sur terre que longtemps plus tard. Et pourtant . . . pourtant je me souviens que mes regards éblouis, partagés entre les splendeurs de la Création du monde et celles du Jugement dernier, s'arrêtaient au passage sur les cuisses nues de deux touristes qui dévoraient des sandwichs comme si l'admiration provoquait leur boulimie. Du diable si je pouvais songer alors à quelque sacrilège vis-à-vis de la religion! L'admirable nudité de ces corps masculins dont les proportions déformées par le génie de Michel-Ange ne faisaient qu'exaspérer la sensuelle beauté, s'harmonisait beaucoup mieux à l'image de cuisses jeunes et vivantes, dorées, écartées au fond des stales, qu'à toute pensée de recueillement mystique.

Cependant, des livres m'apprennent, — je ne le répète que par souci de documentation, mais je ne peux, je ne veux le croire —, que si l'adoration de la sensualité et de l'amour de Dieu à travers ses créatures domina la période de la jeunesse de Michel-Ange, il s'en repentit par la suite, renia le plaisir de caresser les corps de son burin, de son pinceau ou de ses mains nues, qu'il tenta de ne plus exprimer que la spiritualité.